



**Alain Messaoudi.- *Les arabisants et la France coloniale: savants, conseillers, médiateurs de 1780-1930* (Lyon: ENS Éditions, 2015), 554p.**

L'ouvrage de Alain Messaoudi intitulé *Les arabisants et la France coloniale: 1780-1930* traite de l'histoire de l'orientalisme en France, il s'agit d'un livre érudit qui s'appuie sur un nombre considérable de documents pour rendre compte des savoirs des arabisants et faire l'état des lieux des études arabes dans les projets coloniaux depuis 1780 jusqu'aux lendemains de la première guerre mondiale. La grande partie de l'ouvrage est consacrée au milieu savant des arabisants français du XIX<sup>ème</sup> siècle, notamment les drogman, les interprètes militaires, les érudits en matière de langue et culture arabes, les professeurs attachés à l'université et aux différents instituts localisés à Paris et Alger. L'auteur s'évertue à analyser leurs savoirs relatifs à la langue et à la culture arabes en se fixant simultanément deux objectifs: l'analyse des trajectoires individuelles, d'une part, et la constitution et le développement des institutions mises au service de la colonisation, d'autre part.

Ce volume de plus de 500 pages est composé de trois grandes parties subdivisées chacune en trois chapitres. La première partie vise l'analyse des travaux et des œuvres des arabisants de la Révolution française à la prise d'Alger en 1830. En effet, cette partie qui traite des premiers projets coloniaux (1780-40) rend compte des études arabes à Paris où sont formés les "jeunes de langue" qui sont destinés à devenir des drogman. Vu l'importance de la traduction, le roi de France a ordonné la création en 1795 de l'École des langues orientales. Le premier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle a été marqué par le développement des études scientifiques et littéraires arabes. L'auteur étudie la mode orientale qui a caractérisé les années 1820 à 1830. La deuxième partie est réservée à la période du Second Empire (1830) jusqu'à 1870 et met l'accent sur les études arabes qui sont reliées de près ou de loin à l'expédition de 1830

et l'implantation coloniale en Algérie. Elle réserve une place importante aux interprètes qui étaient considérés comme étant les médiateurs dans l'Algérie du second Empire, par la suite, ce rôle de médiateur est accordé aux instituteurs et professeurs d'arabe. Elle analyse enfin les conséquences de la révolution de 1848 sur l'enseignement de l'arabe. Dans la troisième partie intitulée "Les arabisants entre académisme et mission civilisatrice (vers 1870-vers 1930)," il est question des études arabes après 1870, l'auteur étudie la nature et les fonctions des nouveaux instituts qui ont permis le développement des études et de l'enseignement de l'arabe, il s'agit de l'Ecole pratique des hautes études à Paris, l'instauration des congrès des orientalistes et la création d'instituts coloniaux et d'instituts scientifiques au Machreq et au Maghreb.

Les chapitres 1, 2 et 3 abordent l'histoire des développements qu'a connus la langue arabe au XVIII<sup>ème</sup> siècle, qui est considéré unanimement par les historiens comme une période d'autonomisation des études orientales. Elle fut également une période d'érudition; en témoigne l'œuvre de Silvestre de Sacy, dont les travaux visaient exclusivement les textes originaux. Ce dernier, plus enclin à la collaboration avec les érudits allemands, plus avancés dans les études philologiques, tentait le rapprochement entre judaïsme, christianisme et islam. La place de l'arabe parmi les langues orientales comme le turc et le persan s'affirme avec l'expédition de Bonaparte. Dans ce contexte, le poids des études arabes se concrétise alors dans l'enseignement et les publications des sociétés orientales comme le *Journal asiatique* fondé en 1822. Les contacts entre savants français et orientaux étaient solitaires et réguliers. Dans la métropole, ce sont les jeunes de langues et les drogman, chrétiens et libéraux, qui étaient des interprètes, issus souvent de familles aristocratiques. Notons que les Egyptiens, installés à Marseille, étaient recrutés à l'Ecole des langues orientales et assuraient le rôle de médiation entre l'Orient et l'Occident. Les consuls, les drogman et les orientalistes savants étaient les principaux arabisants à la veille de la colonisation d'Alger. Après 1830, ils seront rejoints par les interprètes militaires. L'auteur souligne qu'à la fin second Empire, les études sur l'Extrême-Orient et l'Inde affirment leur importance, et dans ce contexte, les consuls et les drogman ont perdu leur place à cause de nouvelles exigences scientifiques. On assiste alors à la spécialisation en matière de traduction et à l'atténuation du caractère dynastique du drogmanat, qui sera réservé aux Européens.

Les chapitres 4, 5 et 6 sont focalisés sur l'orientation savante dans l'étude et l'enseignement de l'arabe qui s'est poursuivi après la révolution de 1848 et sous le second Empire. Constatant l'existence de deux versions de la langue arabe, en l'occurrence l'arabe littéral, langue fixée par l'écrit, et l'arabe vulgaire, langue usuelle, les orientaux défendent l'usage et

l’enseignement d’un arabe véhiculaire en Algérie. L’auteur évoque la question de la conformité de l’arabe du Maghreb avec l’arabe de l’Orient. Le débat tournait autour de deux opinions: la première souligne l’unité de la langue arabe et l’intercompréhension entre le Maroc et l’Orient, l’autre met l’accent sur l’importance des parlers du Maghreb et des pays du Levant. La question du statut de cette langue s’est posée pour les colonisateurs qui ont tenté de lui donner le statut de langue nationale moderne équivalent au français en Algérie. En fait, l’Ecole des langues orientales accordait de l’importance à l’arabe classique et donnait moins de place à l’arabe moderne, qui, en métropole, n’était enseigné que dans certaines villes comme Marseille, en fonction des intérêts marchands. A Alger, l’apprentissage de l’arabe est favorisé par l’institution des cours publics, inaugurés par Joanny Pharaon et Bresnier. Il se fait pour l’usage de l’armée, pour l’espionnage et les nécessités de la guerre. C’est la raison pour laquelle on publiait les ouvrages pratiques, des grammaires, des dictionnaires français-arabe et de nombreux manuels. En outre, la politique d’instruction en Algérie s’est focalisée sur les classes moyennes qui aspirent à une promotion sociale. Mais cet enseignement s’est heurté à des problèmes d’ordre pédagogique et politique, d’autant plus que le contact avec les musulmans a connu une résistance, car les indigènes refusaient la politique d’évangélisation. Pour établir un contact apaisant, les colons ont suivi la politique des publications officielles en arabe et en français destinées au public musulman. De même, ils tentaient d’amadouer les indigènes en leur inculquant l’esprit des Lumières, en créant de nouvelles medersas, où on professait un enseignement moderne, octroyé par des français qui sont formés à la pratique de l’arabe.

Dans ces chapitres, A. Massaoudi fait de longues descriptions des carrières des interprètes en mettant l’accent sur leur rôle de médiation, thème récurrent dans cet ouvrage. L’auteur insiste sur l’origine des interprètes, leur confession, leurs convictions politiques ainsi que leur statut social. En effet, il y a les interprètes chrétiens orientaux, dont la plupart sont d’origine égyptienne; quant aux interprètes maghrébins, ils sont de confession chrétienne et juive, mais ils pâtissent d’une réputation dégradée depuis l’expédition de 1830. Les contacts entre les savants français et arabes sont favorisés par deux traits religieux et politiques qu’ils partagent: le christianisme et le libéralisme. A cette époque, les musulmans n’intégraient pas la fonction d’interprétation qui était mal vue, du fait qu’elle était au service de l’occupation, devenue permanente en 1838.

Dans la troisième partie, l’auteur évoque la période républicaine et traite de la situation des arabisants qui sont partagés entre l’académisme et la mission civilisatrice. Dans le chapitre 6, A. Massaoudi se pose la question

suiuante: “y a-t-il déchirement du milieu arabisant avec aux antipodes, un pôle savant et scientifique et un pôle pratique et colonial, chacun ayant son type de production?” En fait, le côté savant des arabisants est promu grâce à l’émergence des sciences sociales et la création de l’Ecole pratique des hautes études. On y enseigne l’arabe à côté des matières relatives à la religion catholique, musulmane et hébraïque. En outre, l’expansion maximale de l’empire colonial français s’est vue accompagnée d’un déclin d’intérêt pour l’arabe, d’autant plus que l’avènement de la linguistique en tant que nouvelle science des langues l’a fait passer pour une langue arriérée. Le chapitre 7 porte sur l’évolution de l’enseignement à Paris et l’institution des premiers congrès orientaux. Dans le premier congrès tenu en 1873, L’Extrême Orient tient la première place et le monde arabe s’est vu relégué à la seconde place. L’auteur souligne la prédominance des études de religion et de langue arabes en Orient, au collège de France et à l’Ecole des hautes études, les arabisants sont tournés plus vers l’édition des textes anciens et l’Orient que vers l’Afrique du Nord. L’orientalisme qui a commencé par les études de linguistique se voit s’étendre aux mœurs, et en matière de langue, l’approche pratique visait la langue usuelle. Le chapitre 8 intitulé “en dehors de Paris et d’Alger: instituts coloniaux de province et établissement scientifiques du Proche-Orient (1878-1914),” traite de la période 1878-1914 qui a connu l’essor des instituts coloniaux de province. On assiste à un enseignement éphémère de l’arabe dans une perspective historique et linguistique, notamment entre 1878 et 1888, dans les facultés des lettres comme Montpellier, Nancy et Lyon. Mais ces centres n’étaient pas assez préparés pour instituer durablement un enseignement de l’arabe. L’impact de l’expansion coloniale dans le développement des études arabes en France réside dans l’enseignement spécialisé des parlers maghrébins. Plusieurs pages sont consacrées à l’Ecole d’Alger et au rôle de René Basset et ses élèves dans le développement des études arabes et berbères, grâce aux nouvelles sciences comme la linguistique et l’anthropologie.

Le dernier chapitre est consacré à l’Ecole des lettres d’Alger qui constitue un pôle savant autour de René Basset (1855-1924). Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les arabisants ont défendu l’autonomie du travail scientifique et son indépendance par rapport aux pouvoirs, ce qui a permis l’essor des publications sur l’islam comme *l’Encyclopédie de l’islam* dont R. Basset fut le directeur de la rédaction française. Cependant, ces arabisants étaient coupés de la société algérienne (ou marocaine) et des mouvements nationalistes qui ont pris conscience du danger de la colonisation militaire et de l’acculturation. Ce dernier chapitre évoque le nationalisme de façon furtive, et révèle toutefois le fait que ces arabisants prennent en compte les intérêts spécifiques des musulmans, mais sans que leur action soit vigoureuse ou dotée d’une forme contestataire.

En lisant cet ouvrage, on ne peut que saluer l’approche inédite qui visait l’étude du processus colonial au Maghreb et au Levant. Au lieu de faire l’historiographie traditionnelle de la colonisation, en se focalisant sur les événements et les actions politiques, l’auteur a mené une enquête sur les savoirs des arabisants, en décelant minutieusement la production savante et ceux qui ont utilisé leur connaissance de la langue arabe comme les orientalistes, les interprètes, militaires et civils, les employés de l’Etat, les professeurs. La thèse qui sous-tend ce travail s’articule autour de la mise en relation de l’orientalisme savant avec des projets colonisateurs de la France au XIX<sup>ème</sup> siècle et des stratégies mises en œuvre pour dominer militairement et culturellement les pays du Maghreb. La traduction, les productions écrites des arabisants français et l’enseignement de l’arabe constituent les thèmes pivots de cet ouvrage. L’auteur insiste sur le fait que la concentration de l’activité savante en Algérie répond à une logique impériale. Il s’agit de restituer les enjeux savants et politiques des drogmans, des interprètes, des chercheurs dans les différents centres d’orientalisme à Paris, au Caire et à Alger. Ces derniers ont contribué à mettre en œuvre un projet impérial qui a des effets destructeurs sur la culture des indigènes.

En s’appuyant sur un remarquable travail documentaire, A. Messaoudi aborde les différents instituts et établissements d’enseignement de la l’arabe, rend compte de l’évolution des publications de périodiques (*le Journal asiatique, al Mobacher, ...*), des projets d’édition de manuels de langue arabe, en rappelant le lien existant entre ce milieu savant et les ministères et sphères du pouvoir colonial. Pour tracer l’histoire de ce milieu savant, l’auteur présente la biographie des auteurs, des interprètes et de tous ceux qui sont liés de près ou de loin au monde de l’orientalisme. Cependant, la lecture n’est pas aisée justement à ce niveau, car on est confronté tout le temps à des détails concernant la vie privée des orientalistes et le parcours intellectuel des interprètes. A ceci s’ajoute les divers aspects politiques et administratifs liés à la vie et à l’action de ces interprètes; ainsi, le lecteur rencontrera des difficultés d’assimilation, ce qui lui demande une grande concentration. A mon avis, l’ouvrage serait plus fluide et accessible au grand public si l’auteur avait la présence d’esprit d’omettre toutes les informations encombrantes et incongrues concernant les arabisants. Remarquons que les différents chapitres sont si riches en noms propres au point que le lecteur se trouve parfois dans une situation de lassitude. Dans certaines parties, l’ouvrage donne alors l’impression d’accumuler des savoirs encyclopédiques sur nombre de personnalités qui n’ont pas, à mon avis, un impact majeur sur le développement de l’orientalisme en France.

L'auteur ne manque pas de montrer l'implication de ces professionnels de la langue arabe dans la mise en œuvre de la politique coloniale, mais ils ne sont pas sur le même pied d'égalité, car certains y sont engagés de façon intense, d'autres se contentent de centraliser leurs efforts sur les aspects linguistiques et pédagogiques relatifs à l'arabe et aux fonctions d'interprètes. Le plan de l'ouvrage serait plus intéressant si l'auteur avait opéré une catégorisation des orientalistes et professionnels de la langue: il y aurait ceux qui sont fortement impliqués dans le projet colonial et ceux qui se sont détournés des rouages de la politique et qui ont consacré leur vie aux études arabes. Cette catégorisation nous paraît pertinente, du moment que l'auteur a déjà opéré une distinction entre savants et praticiens, d'une part, et orientaux d'Occident et d'Orient, d'autre part.

Soulignons néanmoins que l'ouvrage de A. Massoudi va, sans doute, enrichir la recherche sur l'orientalisme et contribuera en conséquence à une meilleure connaissance des savoirs, des représentations des stratégies des colons et des rapports à l'autre. Mais l'analyse des carrières des arabisants n'aborde que furtivement le thème du rapport du colon avec les arabisants du Maroc et de la Tunisie. Certes, l'auteur a soulevé la question de la mission scientifique du Maroc dans la conclusion. Ceci pourrait constituer un projet de recherche dans un nouvel ouvrage. On aurait aimé enfin avoir dans l'ouvrage une partie interprétative pour compléter ce panorama historiographique, il s'agit d'une approche sociologique et psychologique qui révèle les aspects négatifs et néfastes du contact entre le monde colonial et le monde des Arabes.

**Driss El Khattab**

Université Hassan II de Mohammedia